

136. — RÔLE ET IMPORTANCE

I. — Elle **précise la connaissance** des objets en les rapprochant, car ce rapprochement fait ressortir les ressemblances et les différences. On juge mieux de deux couleurs quand on les juxtapose.

II. — Elle est l'**origine des idées de rapports** : c'est par comparaison que nous avons les idées de chaud et de froid, de grandeur et de petitesse, de succession, etc.

III. — Elle est la **condition** : a) de toute connaissance *en général*, car connaître, c'est distinguer, puis identifier ; saisir les différences, puis les ressemblances, donc comparer — b) de l'*Abstraction* (137) ; — c) de la *Généralisation* (140) ; — d) du *Jugement* ; — e) du *Raisonnement* ; — et f) conséquemment de la *Science*, puisqu'elle suppose ces opérations.

IV. — Dans les **lettres**, elle est la source de la métaphore, de l'antithèse, de l'allégorie, etc. — Elle donne à l'idée plus de relief et de coloris. — Elle rend la pensée plus claire et plus intelligible, mais il ne faut pas l'oublier : *Omnis comparatio claudicat*. « Comparaison n'est pas raison ».

V. — Elle est d'un grand usage dans les **sciences** : vg. a) **MATHÉMATIQUES** : pour obtenir la mesure d'une quantité, il faut la comparer, soit directement, soit indirectement, à une autre prise pour unité. — b) **PHYSIQUES** : pour trouver la cause des faits, il faut comparer plusieurs cas différents de la production d'un même phénomène. (Cf. *Logique, méth. de S. Mill*). — c) **NATURELLES** : toute classification scientifique a pour base la perception des ressemblances essentielles des êtres ; — le naturaliste fait de la physiologie et de l'anatomie comparées. — d) **MORALES** : le *psychologue* fait de la psychologie comparée (7, B) ; — la *philologie* a fait de grands progrès, grâce à la méthode comparative ; — le *métaphysicien*, pour concevoir l'essence des choses, les compare à l'homme ; pour se représenter Dieu, il élève les perfections humaines à l'infini ; quand il s'agit des êtres au-dessous de lui, il doit les diminuer en proportion de leur infériorité (Cf. *Métaphysique*).

CHAPITRE III

FORMATION DES CONCEPTS

ARTICLE I

L'ABSTRACTION

137. — NATURE, ESPÈCES, DEGRES

I. — **Définition** : opération par laquelle l'esprit considère à part ce qui dans la réalité n'est pas séparable : vg. dans ce papier j'isole la couleur de l'étendue, de la forme, du papier lui-même et j'ai l'idée *abstraite de couleur*. Ce n'est pas proprement abstraire que de considérer isolément une partie séparable d'un tout : vg. un rouage dans une machine, la tige dans une fleur. Il ne faut donc pas dire avec la *Logique* de Port-Royal : « Connaître par abstraction, c'est connaître par parties ». L'abstraction n'est au fond qu'une *attention plus restreinte* ; l'attention se porte sur l'*objet tout entier* qu'elle isole des autres *objets* : en cela, elle abstrait. L'abstraction est l'attention fixée non sur l'objet tout entier, mais sur l'*une de ses qualités* ou sur la *substance*.

II. — **Espèces ou modes** : L'abstraction peut être :

A) **Spontanée** : elle se fait sans que nous nous en rendions compte : vg. chaque sens ne perçoit naturellement que certaines qualités sensibles ; les sens sont des machines à abstraction (Laromiguière, 102) ; — elle a lieu encore spontanément quand telle qualité d'un objet fait sur nous une impression plus vive.

B) **Réfléchie** : c'est la véritable abstraction. Elle consiste dans une exclusion *volontaire* de toutes les qualités autres que celle qu'on abstrait. Abstraire, ce n'est pas seulement faire attention à

une seule qualité dans un objet, c'est aussi *juger* que cette qualité est distincte des autres et de l'objet lui-même ⁽¹⁾.

III. — **Degrés** : on peut considérer dans un objet :

1° Les qualités indépendamment de la substance ou *vice versa* : vg. la couleur, l'étendue, la forme, etc. sans le papier.

2° Telle qualité indépendamment de telle autre et de la substance : vg. la forme sans la couleur et sans le papier.

3° Tels rapports entre plusieurs objets ou qualités d'un même objet indépendamment des objets et des qualités : vg. rapports de nombre, d'étendue, de mouvement en mathématiques.

138. — AVANTAGES ET DANGERS

A) **Avantages, utilité, importance** ⁽²⁾ : c'est la *condition* :

I. — **De toute connaissance claire et distincte** : notre intelligence est trop bornée pour saisir nettement, sans le diviser, un objet aussi complexe qu'un être concret. L'idée abstraite est plus *simple* et plus *précise* que l'idée concrète, puisqu'elle remplace la représentation confuse d'un objet par la connaissance d'une de ses qualités : de là viennent sa *clarté* et sa *netteté*. Aussi toutes les sciences sont abstraites à quelque degré. Les mathématiques le sont éminemment n'ayant pour objet que la quantité pure, en dehors de toute qualité. Les autres sciences le sont aussi dans une certaine mesure ; car, pour étudier son objet, chaque science isole des faits et des propriétés qui sont unis dans la réalité : vg. le *psychologue* envisage séparément les divers pouvoirs de l'âme ; — le *physicien* étudie à part la chaleur, la lumière, le son, etc. ; — le *chimiste* laisse de côté les propriétés physiques des corps pour s'occuper de leur constitution intime.

II. — **De toute connaissance générale et par là même de la science** : par elle on découvre dans les objets divers leur caractère identique. On s'élève ainsi à ce qui est *commun* à plu-

⁽¹⁾ REID, *Essais sur les facultés intellectuelles*, V^e — DUGALD-STEWART, *Eléments de la philosophie de l'esprit humain*, ch. IV. — TAINÉ, *Les philosophies classiques au XIX^e siècle*, ch. VII. — QUEYRAT, *L'abstraction*. — P. KLEUTGEN, *La philosophie scolastique*, 1^{re} dissertation, ch. IV.

⁽²⁾ C. PIAT, *L'intellect actif*, deuxième partie, chap. 1, II.

sieurs, au *général*. Le terme de la science c'est la découverte de la *loi* des phénomènes, d'un rapport constant et général ; or ce rapport n'est qu'une idée *abstraite* généralisée. L'abstraction est donc bien la condition de la science.

III. — **Des opérations intellectuelles** : 1° *Comparaison* (135. — 2° *Généralisation* (140, I, 2°). — 3° *Jugement réfléchi* (149, II).

IV. — **Du langage** : les mots abstraits, expression d'idées abstraites, sont la richesse d'une langue.

B) **Dangers, abus** : à force de considérer isolément les qualités diverses et les éléments des objets, on est porté :

I. — **A perdre de vue l'ensemble** : de là les jugements *exclusifs* des esprits systématiques.

II. — **A réaliser des abstractions**, à attribuer à chacune de nos idées abstraites une réalité distincte correspondante : vg. la physique ancienne considérait les qualités des corps, vg. chaud, froid, sec, humide, comme des entités particulières ; — l'école écossaise envisage les facultés de l'âme comme des forces réellement distinctes (14).

III. — **A les personnifier** : vg. la physique ancienne déclarait que le chaud avait de l'*antipathie* pour le froid, et que la nature avait *horreur* du vide. On a même été jusqu'à les *diviniser* : les religions naturalistes ont divinisé les forces du monde sensible ou les qualités de l'homme : vg. Zeus, c'est l'idée du ciel lumineux ⁽¹⁾ ; Athènes, c'est la Sagesse divinisée ; les Grecs et les Latins ont divinisé encore la Fortune, l'Envie, la Jeunesse, etc. ⁽²⁾.

IV. — **Danger contraire** : c'est de prendre pour une simple abstraction ce qui est réel. Certains esprits considèrent volontiers comme abstrait tout ce qui ne tombe pas sous les sens : les matérialistes ne veulent pas admettre l'existence de l'âme et de Dieu, parce que ni l'âme, ni Dieu ne se voient. Grossière illusion ! Les réalités sensibles ne sont que des réalités inférieures, des ombres de réalité, des apparences, comme disait Platon. Les réalités supérieures sont les réalités invisibles, intangibles, impondérables ⁽³⁾.

⁽¹⁾ DECHARME, *Mythologie de la Grèce*, chap. II. — MAX MÜLLER, *Nouvelles leçons sur la science du langage*, IX^e à XI^e L.

⁽²⁾ S. AUGUSTIN, *De civitate Dei*.

⁽³⁾ RABIER, *Psychologie*, chap. I, p. 12-13.

ARTICLE II

LA GÉNÉRALISATION

139. — DÉFINITION ET ESPÈCES

I. — **Définition** : opération par laquelle l'esprit comprend dans une notion unique les qualités communes à un nombre indéterminé d'objets : vg. si, après avoir observé un passereau, un échassier, un gallinacé, un palmipède etc., j'abstrais l'ensemble de leurs caractères communs, j'obtiens l'idée générale d'oiseau.

II. — **Espèces** : A) **spontanée** : il se forme en nous, spontanément et presque passivement, grâce à l'association des idées, une généralisation qui résulte d'une fusion d'images semblables ; les animaux en sont capables. Elle produit l'image composite, analogue au portrait composite.

B) **Réfléchie** ou proprement dite.

140. — FORMATION DE L'IDÉE GÉNÉRALE

I. — **Opérations préliminaires** : 1° **Comparaison** : pour découvrir un caractère commun à plusieurs objets, il faut rapprocher ces objets, afin d'éliminer les différences et de ne conserver que les ressemblances.

2° **Abstraction** : avant de former une seule idée d'un caractère commun à plusieurs objets, il faut avoir successivement constaté dans chaque objet ce caractère, à l'exclusion des autres. Voilà les deux opérations préliminaires (1).

(1) Ces deux opérations se font souvent simultanément et constituent cette opération complexe qu'on nomme parfois l'abstraction comparative.

II. — **Généralisation proprement dite** : **Jugement** : la généralisation proprement dite consiste à juger que l'idée abstraite des caractères communs à plusieurs objets convient à un nombre indéfini d'objets semblables, présents, passés, futurs, en un mot qu'elle détermine un genre, une classe. Généraliser, c'est donc comparer un certain nombre d'objets, abstraire l'ensemble de leurs qualités communes et penser cet ensemble comme le type d'une classe.

III. — **Base de ce jugement** : la comparaison des divers objets aboutit à constater que leurs éléments communs constituent des ressemblances essentielles, tandis que les différences qui les séparent sont simplement accidentelles. Alors l'esprit juge qu'il peut étendre ces caractères communs (dont l'ensemble forme la compréhension de l'idée générale) à tous les objets comparés qui constituent un genre. Exemple : les hommes sont munis d'organes corporels, doués de sensibilité et de raison ; mais les uns sont blancs, les autres noirs ; les uns petits, les autres grands ; les uns ignorants, les autres instruits, etc. Laissant de côté les caractères accidentels de couleur, de grandeur, de science, on dira : l'homme est l'animal raisonnable. Cette idée générale convient à tous les hommes, passés, présents et futurs.

L'acte, par lequel l'esprit juge que tel élément d'un groupe est essentiel et tel autre accidentel, peut avoir besoin d'un certain nombre d'expériences avant de se produire ; mais, quand il se produit, c'est un acte d'intuition. D'après Aristote et les Scolastiques, c'est la fonction propre de l'esprit, de l'intellect actif, de découvrir l'essentiel dans l'accidentel, l'universel dans le singulier. « Cette faculté, dit Paul Janet, pourrait être conçue à l'image de l'expérience sensible, mais sous une forme intellectuelle (1). » C'est-à-dire qu'à la différence des sens proprement dits, ce « sens de l'essentiel et de l'universel » n'a pas besoin d'organe physiolo-

(1) *Psychologie*, n° 196. — Cf. P. LIBERATORE, *Théorie de la connaissance intellectuelle*, d'après S. Thomas, chap. II. — P. PEILLAUBE, *Les concepts*. — PIAT, *L'intellect actif*. — BOSSUET, *Logique*, L. II, chap. xxviii à xxxiv. — LEIBNIZ, *Nouveaux essais*, L. III, chap. III. — CONDILLAC, *La Logique*, chap. v. — TAINE, *De l'Intelligence*, deuxième partie, L. IV. — S. MILL, *Système de Logique*, L. I, chap. VII.

gique. Il s'exerce sur les sensations et les images et, dans ces choses accidentelles, particulières, relatives, il perçoit l'essentiel, l'universel, l'absolu.

Remarque : pour fixer le travail de la généralisation, comme de l'abstraction, il faut recourir aux *mots abstraits* et aux *noms communs* : ce sont les seuls signes propres à exprimer les idées abstraites et générales, qui n'ont pas de réalités formellement correspondantes dans la nature (143, B).

141. — PROPRIÉTÉS DE L'IDÉE GÉNÉRALE

Tout concept ou idée générale a deux propriétés fondamentales :

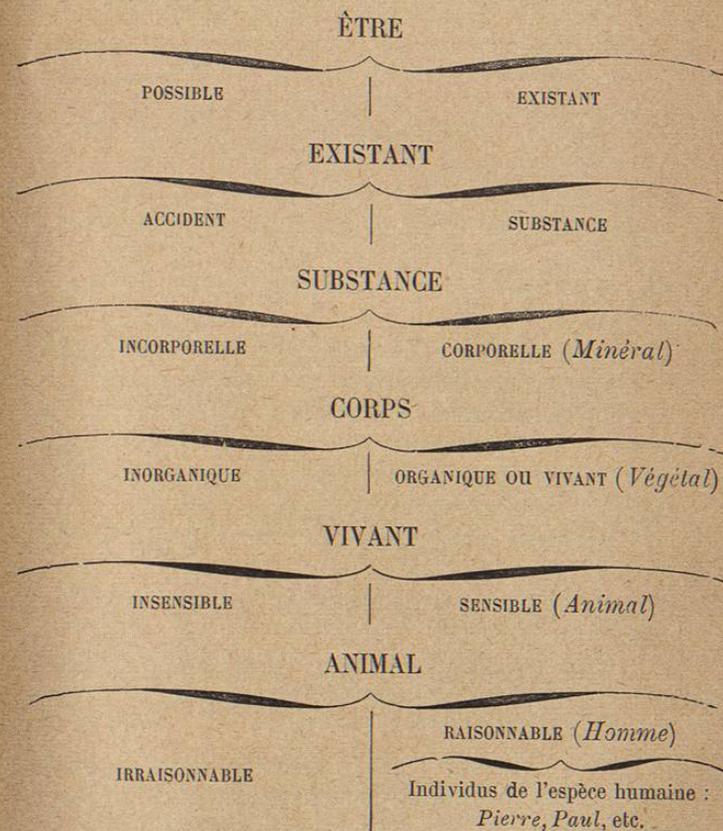
I. — **La compréhension :** c'est l'ensemble des *éléments*, des *qualités* qui constituent l'idée générale. Elle en est comme le contenu : vg. la compréhension de l'idée d'homme au point de vue physiologique est : *animal, vertébré, mammifère, bimané*.

II. — **L'extension :** c'est l'ensemble des *individus* ou *espèces* auxquels s'applique l'idée générale. L'extension de l'idée d'homme embrasse tous les hommes, passés, présents, futurs, blancs, noirs, jaunes, rouges.

Loi : *L'extension et la compréhension des idées sont en raison inverse l'une de l'autre.* Si la compréhension augmente, l'extension diminue, si l'extension diminue, la compréhension augmente : vg. la compréhension de l'idée d'homme est : *animal, vertébré, mammifère, bimané* ; l'extension de cette idée embrasse tous les individus humains. Si l'on ajoute à la compréhension la qualité de *blanc*, l'extension diminue, car cette qualité élimine les hommes noirs, jaunes, rouges. L'idée d'être est celle qui a l'extension *maxima*, puisqu'elle s'applique à *tous les êtres*, réels ou possibles ; c'est le *genus generalissimum* des Scolastiques ; mais aussi a-t-elle la compréhension *minima* ; elle ne contient qu'un *seul* élément. Les idées *individuelles*, ne représentant qu'un individu, n'ont pas proprement d'extension, tandis que leur compréhension est, pour ainsi dire, *illimitée*.

142. — HIÉRARCHIE DES IDÉES GÉNÉRALES

Elle consiste à subordonner les idées générales suivant le degré de leur généralité. Le degré de généralité des idées est déterminé par leur extension et, à son tour, leur extension est limitée par leur compréhension. Voici, comme exemple, l'échelle dite de Porphyre, philosophe de l'école d'Alexandrie :



Voici donc la *compréhension métaphysique* du :

- | | |
|------------------------|---------------------------------------|
| I. — Minéral : | être existant, substantiel, corporel. |
| II. — Végétal : | » » organique. |
| III. — Animal : | » » sensible. |
| IV. — Homme : | » » raisonnable. |

143. — DIVISION DES IDÉES GÉNÉRALES

I. — On range *actuellement* les idées générales en *trois groupes* :

Idées générales de : 1° **Substances** ou d'*êtres* : vg. idées de pierre, de plante, d'animal, d'homme.

2° **Modes** ou *manières d'être* : a) *simples* : vg. plaisir et douleur, température, couleur ; — b) *complexes* : vg. tempérament, caractère, vertu.

3° **Rapports** : vg. idées de grandeur, succession, coexistence, causalité, finalité.

II. — **Transcendants** : les Scolastiques appelaient ainsi les idées les plus générales qui dépassent (*transcendent*) tous les genres et s'appliquent à tous les êtres sans exception. Ce sont les idées d'**être**, d'**unité**, d'**identité**, de **vérité**, de **bonté**. Ils disaient : *Ens, unum, verum, bonum convertuntur*. Tout être est un, vrai, bon et réciproquement ⁽¹⁾.

III. — **Universaux** : (*universalia*) ⁽²⁾ : ce sont les cinq termes de Porphyre :

1° **Genre** : idée de l'ensemble des caractères communs à plusieurs espèces : vg. *animal* (qui a pour caractères : *être, existant, substantiel, corporel, organique, sensible*) est un genre par rapport à l'espèce *homme* et à l'espèce *bête*, parce qu'il a des caractères qui conviennent à l'une et à l'autre.

(1) SUAREZ, *Disputationes metaphysicæ*.

(2) BOSSUET, *Logique*, L. I, § 44 à 50.

2° **Espèce** : idée de l'ensemble des caractères communs à un nombre indéfini d'individus : vg. *animal raisonnable* ; cette idée convient à tous les individus humains, passés, présents et futurs.

3° **Différence spécifique** : idée du caractère essentiel que chaque espèce ajoute à l'idée du genre pour le déterminer. Elle sert à distinguer une espèce du genre qui la contient et des autres espèces du même genre : vg. le genre *animal* est indéterminé, il peut s'appliquer à l'homme et à la bête. Si on lui ajoute : *raisonnable*, ou *irraisonnable*, il ne convient plus qu'à l'homme ou à la bête. La *raison* est donc la différence spécifique de l'*homme*, parce qu'elle est le caractère essentiel, qui distingue l'espèce *homme* du genre *animal* et de l'autre espèce du genre animal, l'espèce *bête*. La différence spécifique est donc une qualité de l'*essence*.

4° **Propre** : idée d'une qualité qui découle *nécessairement* de l'*essence* d'un être (laquelle nous est donnée par le genre *prochain* et la *différence spécifique* : vg. *animal raisonnable* constitue l'*essence* de *homme*). Il convient à une espèce tout entière, à cette espèce seule, et lui convient toujours : *Quod convenit omni, soli et semper* : vg. la faculté de *parler* est le propre de l'homme. Etant posée son essence d'*animal raisonnable*, cette perfection en découle nécessairement.

5° **Accident** : idée d'une qualité qui peut être présente ou absente, sans que l'*essence* de cet être soit changée : vg. être *blanc* ou *noir*, *savant* ou *ignorant*, c'est chose accidentelle pour l'homme.

Une même idée peut être tout à la fois *genre et espèce*, genre par rapport aux idées moins générales qui lui sont subordonnées, espèce par rapport à une idée plus générale à laquelle elle est subordonnée : vg. l'idée d'*animal* est *espèce* par rapport au genre *vivant* ; elle est *genre* par rapport aux espèces *raisonnable, irraisonnable*.

Genre suprême : celui qui renferme l'idée *la plus générale* : l'*être*. Ce genre ne peut donc être espèce, puisqu'il n'y a rien au-dessus de lui.

Espèce infime : celle qui n'a au-dessous d'elle aucune autre espèce, mais seulement des individus : vg. l'*espèce homme*. Elle ne peut donc être genre.

Genre prochain d'une espèce : celui qui contient *immédiatement*, sans l'intermédiaire d'un autre genre, dans son extension l'espèce en question : vg. *animal* est le genre prochain des espèces *homme et bête*.

Genre éloigné : celui qui ne contient pas immédiatement l'espèce, mais ne l'atteint que par des genres *intermédiaires* : vg. *substance* est un genre éloigné par rapport à *homme* ; les genres intermédiaires sont *corps, vivant, animal*.

IV. — **Catégories d'Aristote** ⁽¹⁾ : il avait distribué les idées générales en dix classes ou catégories, que les Scolastiques, après Boèce, appelèrent les dix *prédicaments*. Les deux genres *suprêmes* sont *substance* et *accident*. Le genre *accident* est subdivisé en neuf genres : *quantité, qualité, relation, action, passion, lieu, temps, situation, manière d'être*.

144. — PROBLÈME DES UNIVERSAUX

Ce problème doit être examiné à un double point de vue :

A) **Psychologique** : quelle est la *nature* des idées générales ? qu'y a-t-il dans notre esprit quand nous pensons une idée générale ?

B) **Métaphysique** : quelle est leur *valeur* ? A quoi correspondent les idées générales dans la réalité ? Ont-elles un objet en dehors de nous ? C'est une question importante, puisqu'elle implique la question même de la valeur de la science. Aussi n'est-il pas étonnant qu'elle ait été agitée de tout temps. Elle constitue dans l'*antiquité* le fond de la controverse relative à la théorie des idées ; elle groupe autour d'elle au *moyen-âge* toutes les doctrines philosophiques ; elle reparait encore sous des formes différentes dans la *philosophie moderne*. On peut ramener à quatre les solutions données à ce problème : le *Nominalisme*, le *Conceptualisme*, le *Réalisme exagéré*, le *Réalisme modéré* ⁽²⁾.

(1) BOSSUET, *Logique*, L. I, § 51 à 57.

(2) P. KLETTGEN, *La philosophie scolastique*, 2^e dissertation. — P. LIBERATORE, *Théorie de la connaissance intellectuelle*, Ch. IV, Ch. VIII, Art. I.

I. — **Nominalisme** : c'est l'opinion de Roscelin, chanoine et professeur à Compiègne (XI^e S.) et de Guillaume d'Okkam (XIV^e S.) — de Pierre d'Ailly, chancelier de l'Université de Paris, évêque de Cambrai (1350-1423). — de Jean Gerson, chancelier de l'Université de Paris (1362-1429).

Les universaux n'ont aucune réalité, ni *objective*, hors de l'esprit, ni *subjective*, dans l'esprit.

Réaliser les universaux, c'est multiplier les êtres sans nécessité ; or *Entia non sunt multiplicanda sine necessitate*. Les universaux ne sont donc que des *noms généraux, flatus vocis*. Dans la réalité et dans l'esprit, tout est individuel.

L'*École anglaise* (Hume, Berkeley, S. Mill, etc.), Condillac et Taine ont accepté cette doctrine mais en la transformant : l'idée générale n'est qu'une image particulière, une *image composite*. Seulement cette image, en vertu des lois de l'association, rappelle un nombre indéfini d'images semblables.

II. — **Conceptualisme** : c'est la théorie d'Abélard (1079-1142), de Locke (1632-1704). On y ramène aussi le *Criticisme* de Kant (1724-1804).

Les universaux n'ont *aucune réalité objective*, c'est-à-dire en dehors de nous, mais ce ne sont pas de purs mots. Ce sont des *conceptions* de l'esprit, des *formes subjectives* de la pensée ⁽¹⁾. Les individus seuls sont réels, mais l'esprit peut les classer d'après leurs caractères communs ; de là les idées générales : vg. les hommes individuels existent seuls ; mais nous avons une idée, qui condense leurs qualités communes : l'*humanité* ; cette idée n'existe que dans notre esprit, mais du moins nous la pensons. C'est ainsi qu'Abélard voulait *concilier* le nominalisme et le réalisme.

III. — **Réalisme exagéré** ⁽²⁾ : Aristote l'attribue à Platon ; c'est du moins l'opinion de certains platoniciens. Elle a été défendue

(1) Cf. Liberatore, *op. cit.* n. 134, note 1, où est cité un passage d'Abélard, tiré de son *Commentaire sur Porphyre*. — Les *Ouvrages inédits d'Abélard*, édités par Cousin, qui contiennent les *Gloses sur Porphyre*.

(2) Nombre d'auteurs, à la suite de M. Rabier (*Psychologie*, p. 305), n'ont pas pris soin de distinguer deux sortes de réalisme et sont par là même tombés dans des confusions regrettables.

au moyen-âge par *Guillaume de Champeaux* (XII^e S.), archidiacre de Paris, puis évêque de Châlons.

L'universel est *seul réel* : vg. l'*humanité*, l'homme en soi, existe indépendamment des hommes particuliers et de l'esprit qui la conçoit. Les individus, Pierre, Paul, etc., ne sont des hommes que par leur participation à cette réalité. Aussi entre tous les individus de la même espèce ou du même genre, il y a unité d'essence.

Critique au point de vue : A) **Psychologique** : il s'agit de savoir qu'elle est la *nature* de l'idée générale. Est-elle *distincte des mots et des images* ou se *résout-elle* en mots et en images ?

L'idée générale n'est pas : 1^o **un simple mot** : le *Nominalisme* contient une part de vérité, à savoir : a) le langage fixe les idées générales ; — b) nous ne pensons pas sans le secours d'une image, qui est le plus souvent une image sonore, un mot ; — c) les mots peuvent remplacer les idées, parce qu'ils leur ont été associés et en sont les signes. C'est ainsi que : vg. dans les calculs d'arithmétique ou d'algèbre on pense avec des mots. *Mais* les mots ne sont rien sans la pensée ; sans elle, ils n'auraient aucune signification ; le langage ne serait qu'un « pur psittacisme ». (Leibniz).

2^o **Une image** : l'image composite se fait par une fusion spontanée et lente d'images semblables ; l'idée générale est l'œuvre de l'activité intellectuelle (140).

Objection : *des nominalistes* : l'indéterminé ne peut pas plus exister dans la pensée que dans la réalité ; toute représentation est nécessairement particulière ; par conséquent l'idée générale, étant indéterminée, ne peut exister.

Réponse : a) on peut *rétorquer* l'argument : le nom commun, quand il est pensé, est lui aussi une représentation particulière ; donc le nom commun ne peut exister. — b) Comment donc l'idée peut-elle être générale ? En tant qu'elle existe dans l'esprit, en tant qu'elle est pensée, elle a une existence particulière et déterminée. Mais, comme elle contient toujours les mêmes caractères communs et constants qui constituent son identité, l'esprit perçoit cette identité et la rapporte à toute la classe d'individus ayant ces caractères communs : c'est ainsi que cette idée, bien que, comme diraient les Scolastiques, particulière *entitative*, en tant qu'elle

existe dans la pensée, est générale *terminative*, en tant qu'elle convient à un nombre indéfini d'espèces ou d'individus.

B) **Métaphysique** : on se demande ce qui répond *objectivement*, en dehors de nous, à l'idée générale. La réponse varie avec les systèmes. Le *Nominalisme* et le *Conceptualisme* disent que rien de réel ne correspond à l'idée générale, car celle-ci, vg. l'*animalité*, l'*animal en soi*, n'est qu'un *mot* ou un *concept* de l'esprit. Les êtres individuels, vg. les animaux ont seuls une réalité objective. — Le *Réalisme exagéré* prétend au contraire que les idées générales existent en dehors de l'esprit et existent seules réellement : vg. l'*animal en soi* existe seul ; les animaux particuliers n'ont qu'une réalité d'emprunt ; ils ne sont animaux que par leur participation à l'*animalité*, dont ils ne sont que les modes accidentels.

Critique : les idées générales, vg. l'*animalité*, ne peuvent exister dans la réalité ; car tout ce qui existe dans la réalité est défini et déterminé ; or les êtres en soi, les idées générales, sont indéterminées ; elles ne peuvent donc exister dans la réalité. C'est pourquoi Antisthène disait avec raison à Platon : « Je vois bien le cheval, mais la *chevalité* je ne la vois pas ». — Cependant les idées générales ont une *valeur objective* ; elles représentent un ensemble de caractères qui existent réellement dans les individus. C'est la solution du :

IV. — **Réalisme modéré** : soutenu par Aristote, — S. Anselme (1033-1109), — Albert le Grand, S. Thomas d'Aquin, Duns Scot (XIII^e S.), Bossuet (1), Leibniz, etc. C'est le système qui seul résout le problème d'une façon satisfaisante. Les idées générales ne sont ni de simples mots, ni de pures conceptions de l'esprit, ni des entités existant en soi. Elles existent, non en elles-mêmes, mais *à la fois* dans la réalité et dans l'intelligence, quoique diversement : *Fundamentaliter in re, formaliter in intellectu*. L'intelligence trouve *existant* dans les individus, vg. dans les hommes, certains caractères communs (animal, raisonnable), qu'elle isole par abstraction des qualités particulières ou notes individuantes (vg. petit, grand, blanc, noir, etc.). Ce sont ces propriétés com-

(1) Bossuet, *Logique*, L. I, § 28 à 31.